

**Traces de l'influence
sanskrite sur la
littérature française
ancienne**

par le
Dr R.G. HARSHE

Traduit de l'anglais par G. Schaufelberger

Traces de l'influence sanskrite sur la littérature française ancienne¹

L'influence civilisatrice de la littérature sanskrite sur les pays du monde antique depuis des temps immémoriaux est un sujet digne d'étude pour les chercheurs indiens. Les anciennes croyances sur l'ancienneté de la civilisation grecque et le fait qu'elle était la source première de toutes les connaissances a depuis longtemps été rejetée avec la découverte des antiquités babyloniennes, assyriennes et égyptiennes. Les chercheurs européens ont déployé des efforts considérables en relation avec chacune de ces civilisations et le vaste matériel ainsi rassemblé doit être passé au crible et faire l'objet d'études analytiques et comparatives avec les données de notre propre littérature ancienne. De ce point de vue, beaucoup reste à faire dans les domaines de la littérature védique, post-védique, épique et bouddhique. Malgré les ravages du temps et les revers de fortune de la race aryenne, notre littérature est l'héritage le mieux préservé de la tradition ancienne, et si de nombreuses références à des événements historiques du passé peuvent être mises en relation avec ce fonds antique, cela jettera un flot de lumière sur l'histoire de l'Inde ancienne. Je me propose ici de rechercher si la littérature française ancienne présente des traces d'influence sanskrite².

Le *Serment de Strasbourg* (14 Février 842) est le plus ancien texte connu en roman, la langue-mère du français et le plus ancien texte en français, *La Vie de Saint Alexis*, a été écrit vers 1050. Les croisades, et le zèle religieux qui animait les croisés, entraînèrent une sorte de floraison de la littérature, particulièrement due à l'impact de la civilisation arabe que combattaient les chrétiens. La France, la nation la plus avancée à cette époque, joua un rôle dominant dans les croisades, et, en retour, nous voyons éclore une littérature consistant en traductions du latin, du grec, de

¹ Cet article est tiré de *A volume of indological studies, Presentation Volume*, par le Dr. C. Kunhan Raja, Adyar Library, Madras 1946.

² En suivant les cours du Pr. Chamard sur la littérature française du moyen-âge, partie de son « Cours de Civilisation Française », Sorbonne, Paris I, j'ai été frappé par la ressemblance entre certains spécimens littéraires français et leurs contreparties en sanskrit. Cela m'a amené à pousser plus loin la recherche sur ce sujet. Mon travail a été facilité par les recherches menées par des savants français, M.A Loiseleur Deslongchamps et M. Legrand d'Aussy, dont les notes de bas de page m'ont guidé pour certaines identifications.

l'hébreu, du syriaque et de l'arabe, particulièrement des récits qui étaient alors très demandés.

La période de formation du français s'étend sur plus de cinq cents ans, à partir du XI^{ème} siècle. Mais, mis à part les premiers efforts littéraires dont quelques textes sont toujours disponibles, la première renaissance de la littérature française prit place au XII^{ème} et XIII^{ème} siècle. C'était l'époque des grands poèmes héroïques de la *Chanson de Geste* célébrant les exploits de Charlemagne et des autres textes de la *Chevalerie*¹ française. De longs poèmes d'amour forment une catégorie particulière, les *Romans*, et les plus courts d'entre eux les *Lais*. Mais la forme la plus populaire de littérature était connue sous le nom de *Fabliaux* – de courts poèmes narratifs contenant une leçon morale. D'autres récits en prose ou en vers étaient les *Contes* ou *Récits* – histoire plaisantes d'aventures imaginaires. *Le Roman de Renart* est un long poème satirique² et *Le Roman de la Rose* un poème allégorique³, tous deux certainement imitations de poèmes orientaux. Il y a environ une douzaine de variétés de poésie lyrique, et les poèmes didactiques consistent d'une part en œuvres destinées à propager la morale, telles que *Les Chastiments*, *Les États du Monde*, *Les dits*, *Batailles*, *Débats* ou *Disputaisons* et d'autre part en ouvrages de vulgarisation scientifiques, tels que *Les Bestiaires*, *Les Lapidaires* (décrivant respectivement les animaux et les pierres) et en ouvrages qui avaient la prétention d'embrasser toute la connaissance humaine, tels que *Image du Monde*, *Miroir du Monde*, *Nature des Choses*, *Trésors* ... etc. Les restes des efforts théâtraux du XII^{ème} et du XIII^{ème} siècle sont négligeables. Voici le tableau de la littérature de cette époque, et parmi ces différents types, nous nous occuperons ici seulement des textes qui contiennent un élément de récit.

Les *Chansons de Geste* sont purement nationales ; les *Romans* traitent de la société aristocratique des XII^{ème} et XIII^{ème} siècle et empruntent leurs sujets de sources étrangères et de légendes. Les histoires d'Arthur et

¹ On trouve environ 32 textes de ces « gestes », poèmes héroïques légendaires. Voir *Notre littérature étudiée dans les textes*, par Marcel Braunschwig, pp. 15-28.

² *Le Roman de Renart* est un très long poème, ou plutôt une collection de quatre poèmes principaux. Les personnages principaux de ce poème sont le Chacal, le Lion, le Loup et d'autres animaux. Nous retrouvons ici le *Pañcatantra* sanskrit dans un environnement français, avec des détails, des descriptions et des satires qui correspondaient à la vie française au moyen-âge. Voir *Les Confessions du Renard et son pèlerinage* – résumé dans *Fabliaux ou Contes du XII^{ème} et du XIII^{ème} siècle*, de d'Aussy, tome Ier, p. 383.

³ Une romantique histoire d'amour est tissée autour de personnages personnifiant les vertus.

de ses Chevaliers de la Table Ronde et leurs nombreuses imitations en forment l'essentiel, et il est difficile de distinguer l'élément légendaire étranger de son habillage *chevaleresque* contemporain. Mais, parmi les *Lais*, il serait intéressant de mentionner que le *Lai d'Aristote* est certainement d'origine indienne. C'était, à l'époque, une des histoires les plus populaires, et son origine orientale a déjà été notée¹. Il provient de sources arabes, et il est bien connu que les arabes ont été les premiers propagateurs de la sagesse indienne en Europe et ont traduit plusieurs ouvrages sanskrits² dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Il y a plusieurs versions de cette histoire, mais celle qui a été rédigée par *Henri d'Andeli* peut être résumée brièvement ici pour mettre en lumière son identité avec sa contrepartie indienne.

Le roi Alexandre le Grand, lors de ses campagnes de conquête en Inde, rencontra une belle et jeune princesse dont il tomba éperdument amoureux. En conséquence il fit camper son armée dans les environs et passa le plus clair de son temps avec elle. Ses généraux, qui voulaient rentrer au plus vite chez eux après leurs succès, commencèrent à se plaindre, mais comme aucun d'entre eux n'avait le courage de lui en parler, ils allèrent trouver Aristote et lui rapportèrent le mécontentement général des chefs d'armées. Aristote se chargea lui-même de le guérir de son amourette. Avec sa voix de précepteur, il tança Alexandre pour sa « conduite honteuse », et lui rapporta les propos de ses généraux. En réponse, Alexandre soupira et s'exclama : « Ah, je vois bien qu'ils n'ont pas aimé ! »

Il résolut cependant, par déférence pour son gourou, de ne plus revoir la damoiselle. Alarmée de son absence, elle pleura et gémit, puis, incapable de supporter la séparation, alla dans son palais sous le couvert de la nuit et lui demanda par quel malheur elle avait pu lui déplaire. Quand elle eut connaissance de la vérité, elle fut furieuse et jura de se venger du pédagogue.

Le jour suivant, elle se leva de bonne heure et alla dans le verger où Aristote avait sa résidence. Ses longues tresses blondes flottaient librement sur ses épaules. Elle ne portait pas de voile et était vêtue si légèrement que son corps à moitié couvert montrait à son avantage sa beauté fascinante. Dans cet attirail voluptueux, elle s'approcha de la fenêtre du philosophe et

¹ « Ce conte est vraisemblablement un de ceux que les Fabliers avaient pris des Arabes » – *Fabliaux ou Contes*, tome 1^{er}, p. 204.

² Cf. mon article *The Arabic Version of the Mahābhārata Legend*, in D.C.R.I Bulletin, Vol.II, N° 3-4, montrant que les arabes connaissaient beaucoup traditions indiennes qui nous sont maintenant perdues.

commença à chanter de sa voix la plus douce une chanson d'amour. En peu de temps, elle remporta la victoire sur l'astucieux philosophe et l'amena à s'agenouiller devant elle. La séduction était complète, et elle accepta de céder à ses désirs à condition qu'il lui permette de lui passer les rênes et de chevaucher sur son dos tout autour du jardin. Aristote fut surpris par Alexandre dans cette position très embarrassante, mais, reprenant ses esprits, il dit à son élève favori : « Sire, j'avais de bonnes raisons de craindre votre amour pour cette femme, parce que vous êtes jeune. Regardez ce qu'elle a fait de moi, qui suis vieux. Je souhaitais combiner l'exemple avec le précepte. Tirez-en profit ! »

Cette histoire fait écho à une anecdote très populaire du *Mahābhārata*, transmise de génération en génération et fréquemment utilisée par les Haridāsas et les Kīrtanas¹. L'histoire raconte que lorsque Vyāsa eut terminé son roman historique *Jaya*, il l'enseigna à ses quatre disciples, Vaiśampāyana, Sumantu, Paila et Jaimini². Vaiśampāyana, le plus intelligent d'entre eux, un étudiant pénétrant, s'interrogea sur la justesse de l'emploi de la particule *api* (même) dans la strophe bien connue :

*Mātrā svasrā duhitrāvā na viviktāsamo bhavet |
balavān indriyagrāmo vidvāṃsam api karṣati ||* ³

¹ Je l'ai moi-même entendue lors d'un Kirtana il y a une trentaine d'années. C.V. Vaidya l'historien et le chercheur bien connu du *Mahābhārata*, a mentionné cette anecdote, et il est établi que l'histoire est connue de nombreux Śāstris à l'ouest de l'Inde. Mais je n'ai pas pu lui trouver une référence écrite en sanskrit. En Marathi, L.R. Pangarkar y fait référence en passant dans son livre *Bhaktimaṇimālā*, où l'élève mentionné est Jaimini.

² On dit que Vyāsa a enseigné les quatre Samhitas védiques seulement à ces quatre disciples. Pour les Purāṇas, il a choisi son disciple Lomahaṛṣaṇa de la carte des Sūtas (voir *Bhāgavatam*, Ed. Burnouf, Vol. I, préface, p. xxxvii). Mais cela ne semble pas être exact ; nous avons une deuxième version du Mbh par Jaimini, dont nous possédons l'*Aśvamedhaparvan*. Śrīdhara, dans son *Pāṇḍavapratapa* (un résumé marathi du Mbh, du XVIIème siècle) dit que Vyāsa lui-même a condamné Jaimini pour avoir ajouté son propre matériel à l'original, à la suite de quoi tous les autres parvans, à part l'*Aśvamedha*, ont été condamnés et sont morts de leur mort naturelle. Ensuite, dans le Mbh lui-même, c'est Vaiśampāyana qui conte l'histoire au roi Janamejaya.

³ « Entre la mère, la sœur, la fille, qu'il n'y ait pas de différence ; elles sont semblables.

Les organes de sens sont puissants, ils subjuguent même les sages ».

Cette strophe ne se trouve ni dans l'édition critique ni dans l'édition Chitrashala du Mbh, mais est donnée dans le *Manusmṛti*, II, 253. On peut cependant affirmer que puisqu'on qu'on la trouve dans le *Yayāti-Upākhyāna*, du *Bhagavata Purāṇa* (Burnouf, Vol. III, IX, 1917, p. 263), elle doit avoir fait partie du poème original. L'édition critique du B.O.R.I l'omet. Cette strophe est citée comme étant de Vyāsa dans le *Subhāṣitāvalī* de Vallabhadeva (N° 2780, p. 468, Ed Peterson et Durgaprasada, anonymement dans *Subhāṣitaraiabhāṇḍāgāra*, p. 160, 45, et comme une de celles extraites du *Dharmaśāstrapurāṇajyotisāstras* par Śārṅgadhara Puḍḍhāṭī (N° 654, ed. Peterson).

Tandis que Vyāsa leur enseignait cette strophe, Vaiśampāyana refusa le mot *api* (même) en objectant qu'un homme vraiment sage ne peut pas se permettre d'être subjugué par ses sens, puisqu'il en connaît parfaitement les conséquences. S'il cède, en dépit de cela, alors on ne peut pas le considérer comme un sage. Il suggéra de remplacer *api* (même) par *apa* (sauf). Cela avait l'avantage de signifier qu'il ne pouvait se produire avec un sage que les sens prennent le dessus. Mais le précepteur refusa ce changement, et assura à son disciple qu'il reprendrait la discussion sur ce point sous quinzaine.

Dans l'intervalle, il arriva, un jour, que, tandis que Vaiśampāyana était seul dans son ermitage, une belle et jeune femme y vint à midi pour demander de l'eau, fatiguée, épuisée, probablement par suite de la chaleur excessive et de la fatigue d'un long voyage. Vaiśampāyana l'accueillit et lui offrit courtoisement de l'eau, des fruits, etc pour se rafraîchir, suivant la coutume d'alors. Elle avait visiblement besoin de se reposer quelque temps, et Vaiśampāyana ne pût s'empêcher de converser avec elle et d'observer sa beauté juvénile. Il en résulta que son charme irrésistible, ses regards langoureux et ses joues roses n'eurent aucune peine à conquérir son cœur. Il ne réussit pas à dominer ses passions et alla jusqu'à lui faire des propositions. Après nombre de protestations, la belle accepta de céder à ses désirs à condition qu'il fasse trois fois le tour de son ermitage en la portant sur son dos. Vaiśampāyana s'exécuta immédiatement, et quand il la reposa à terre et se tourna vers elle, elle s'était transformée en le sage Vyāsa, à sa grande honte et consternation. Vyāsa lui demanda alors si l'expression *api* n'était pas plus appropriée que *apa*.

Comme cette histoire a un contexte défini et reste confinée dans les étroites limites d'une simple strophe et de ses variantes, elle doit sans aucun doute être l'original du *Lai d'Aristote*.

En ce qui concerne les *Fabliaux*, les historiens français admettent qu'ils ont une origine orientale et proviennent principalement de l'Inde. Mais Joseph Bédier et d'autres¹ ont essayé de minimiser l'importance de ce fait et ont fait remarquer que le nombre de *Fabliaux* tirés des recueils d'histoires orientales est insignifiant – pas plus d'une douzaine². Il convient, une fois encore, d'étudier tranquillement cette question. Le fait est que les

¹ « Les Fabliaux sont donc bien l'image du pays et du temps. On croyait autrefois que leurs sujets venaient de l'Inde. En réalité, comme l'a démontré M. Bédier, leur origine est insaisissable. Ils appartiennent au fonds commun sur lequel travaille l'humanité. Un récit passe d'un pays à l'autre, sans que l'on puisse déterminer quand ou comment, et se modifie suivant l'esprit du peuple qui l'accueille et du conteur qui le répète », p. 30, *Histoire illustrée de la Littérature Française* – Augier

² *Notre Littérature étudiée dans les Textes*.

histoires originales ont grandement souffert durant leur transmission, et non seulement les poètes, mais aussi les ménestrels et les *Jongleurs*, ont tellement ajouté leur grain de sel en les récitant ou en les chantant devant leur auditoire, que leur apparence est complètement altérée. Il sera donc nécessaire de remonter aux origines de chaque histoire, et de tracer ses différents aspects aux différentes étapes de sa transmission.

Les histoires de cette période proviennent de principales sources suivantes :

- (1) Des éléments locaux tirés de la vie de l'aristocratie de l'époque et des autres classes de la société.
- (2) Des traductions ou des imitations d'Ésope, Bidpai, et le *Roman des Sept Sages*.

Une étude détaillée de chacune d'entre elles nous permettra de clarifier la question des influences. Il est significatif qu'Ésope, qui a vécu environ de 620 à 560 avant J.-C., ait été un esclave, et que, à la façon des Hindous, il ait transmis son enseignement moral au moyen d'histoires d'animaux. On sait bien qu'Ésope lui-même n'a pas laissé de recueil de ses fables, mais elles ont été collectées plus tard par Demetrios de Phalère (345-283 avant J.-C.), après presque trois cents ans.

Le nombre des Fables varie de 42 à 233 dans les versions que nous connaissons¹. Le *Kalila et Dimna* de Bidpai est considéré comme la version arabe du *Pañcatantra*. Il serait intéressant d'étudier comment le nom de Viṣṇuśarman est devenu Bidpai², et combien le *Pañcatantra* original a souffert dans ses multiples traductions et adaptations. Quelques études ont déjà été faites à ce propos³, et l'attention des chercheurs a été marquée par le fait que Barzouyeh, l'auteur de la première traduction effectuée en pahlavi sur l'ordre du Roi Khosrou Nouchirvan était indien de naissance, né d'un père Kṣatriya et d'une mère Brahmine⁴ – ce qui est exactement la définition d'un Sūta⁵, le gardien de notre ancienne tradition légendaire.

Le *Roman des Sept Sages* ou le *Livre de Sendabad* est un roman oriental dont les traductions, ou plutôt les imitations, existent dans presque toutes les langues européennes. Ce livre a connu un grand succès en Europe au XIII^e et XIV^e siècles. Il était très connu sous le titre : *Histoire des*

¹ *Encyclopaedia Britannica*, 14^{ème} ed. Vol I, p. 263.

² On dit que Bidpai est une forme altérée de Vidyāpati. Je dois cette information au Pr. P.V. Kane.

³ Voir les éditions du *Pañcatantra* par (1) Franklin Edgerton et (2) Johannes Hertel.

⁴ *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe* par A. Loiseleur Deslongchamps, p. 9, note 1.

⁵ *Kṣatriyādviprakānyāyāṃ sūto bhavati jātitaḥ*, (Un sūta naît d'un kṣatriya et d'une femme brahmine), Manu, X, 11.

Sept Sages de Rome. L'auteur du *Modgemel-altewarikh* nous apprend que le *Livre de Sendabad* a été composé sous la dynastie persane des Arsacides (256-223 avant J.-C.). Un passage de l'historien arabe Hamza Isfahani confirme la tradition selon laquelle il est clair que le *Sendabad-nameh* a été écrit en persan, bien avant les fables de Bidpai, d'après un original sanskrit ou d'après des traditions indiennes. Massoudi, le grand historien arabe du X^{ème} siècle, dans ses chroniques nommées *Moroudj-alseheb* (Les prairies dorées), mentionne que Sendabad était un contemporain du roi KURU, et l'auteur du livre intitulé : *Les Sept Vizirs, le Pédagogue, le Jeune Homme et la Reine*. Les plus anciennes traductions de cette version persane sont celles en syrien, en hébreu et en grec. La dernière version en hébreu date du XII^{ème} siècle, et comme il n'y a aucune préface d'aucune sorte, l'ouvrage original dont elle est traduite n'est pas indiqué. C'est probablement d'une source arabe. La version grecque d'autre part, est due à Andreopyle, qui l'a traduite du syriaque. Son prologue est suivi d'une courte note explicative en prose, mentionnant qu'un persan du nom de Mouse en était l'auteur. La version latine, *Historia Septem Sapientum Romae*, qui est à la base de toutes les rédactions postérieures dans les langues européennes modernes, a été composée par Dom Jehans de l'abbaye de Haute Selve à partir de la version en hébreu. Une des premières imitations en français de ce roman latin date du XIII^{ème} siècle et a été composée par un poète du nord, nommé Hebers ou Herbers, dont l'ouvrage *Les Sept Sages de Rome* est plus connu sous le titre de *Dolopathos*. L'auteur de cette version française a ajouté de nombreuses histoires et est bien plus prolixe que l'original latin. Chaque traducteur a choisi sa propre structure dans le roman et y a introduit les noms et les détails familiers à ses compatriotes. En fait, pour les écrivains de romans du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle, traduction signifiait imitation, dans laquelle toutes les libertés possibles pouvaient être prises. Ainsi, en persan, le nom du roi est Cyrus, en hébreu Bibur, en latin Poncianus et en français Dolopathos. Comme ce dernier est la source, au cours du XIII^{ème} et du XIV^{ème} siècle, de nombreux romans et histoires en français, soit empruntés, soit imités, Il est utile d'en donner ici une courte analyse. On pense que l'original sanskrit du *Livre de Sendabad* a été perdu, et cette analyse peut donc servir à identifier quelques histoires.

Sous le règne de l'empereur Auguste César, vivait en Sicile un roi riche et puissant nommé Dolopathos. Il était plutôt vieux, et n'avait pas d'enfants ; cela le désolait fort que sa lignée s'éteigne avec lui. Il consulta les sages de sa cour, mais ils lui répondirent que tout était dans les mains de Dieu. Ses prières furent entendues par Dieu et son bonheur ne connut plus

de bornes quand, enfin, sa reine lui donna un fils. Quand son fils, nommé Lucinien, eut sept ans, il confia son éducation à Virgile, le célèbre philosophe et poète, afin qu'il soit bien instruit dans les sept arts libéraux. Il devint tellement versé dans toutes les sciences et tous les arts, que ses condisciples, par dépit et par jalousie, essayèrent de l'empoisonner. Il resta sept années avec son maître. Un jour, il s'évanouit parce qu'il avait découvert, par calcul astrologique, que sa mère était morte le jour même. Son père, entre-temps, se remaria, et, à la fin de ses études le prince rentra chez son père. Mais Virgile, pressentant que sa vie était en danger dès son retour à la capitale, arracha à son élève la promesse qu'il ne dirait pas un seul mot jusqu'à ce que le septième jour inauspicieux soit passé. À son arrivée, il fut bien reçu par le roi et ses sujets siciliens, mais, fidèle à sa promesse, il ne leur dit pas un seul mot, tout en se montrant courtois. Le roi lui parla de sa nouvelle reine, des soins du royaume, de son âge avancé et des devoirs de son successeur. Il avait déjà annoncé à ses sujets que son fils serait couronné prince héritier dès son retour. Il fut choqué de voir que son fils ne répondait rien à toutes ses confidences, et maudissait son sort d'avoir un fils muet. Le prince, cependant, l'assurait par écrit de son respect, de sa gratitude et de son amour, et lui confirmait sa volonté de remplir son devoir auprès de lui, mais le roi ne pouvait se consoler. La cérémonie du couronnement fut reportée d'une semaine sur la suggestion d'un des conseillers qui voulait essayer tous les moyens de faire parler le prince. La reine fut mise dans la confidence. Elle approuva ce plan et assura le roi qu'elle essaierait de le faire parler dans l'espace d'une semaine. Les jeunes et belles damoiselles de la cour furent chargées d'abord de cette mission, mais elles échouèrent à exciter son amour. Bien qu'il ne fut pas insensible à leurs charmes, il décevait toutes leurs tentatives de le faire se prononcer. La reine, qui était elle-même très jeune et très jolie, voulut essayer son pouvoir de persuasion et d'amour. Mais, dans cette tentative, elle tomba folle d'amour pour le jeune prince, et, voyant que toutes ses avances étaient vaines, elle éclata en sanglots de désappointement. Elle craignait aussi que, si le prince informait son père de son comportement, cela signifierait à coup sûr la mort pour elle. Et cela la rendait hors d'elle. Mais une de ses servantes de confiance la réconforta, en lui disant qu'elle ne devait pas se sentir vexée, que ce pauvre diable était en fait son ennemi, puisqu'il devait succéder à son père à la place de ses propres enfants, et qu'elle avait une arme puissante pour le détruire. Elle n'avait qu'à dire qu'il avait essayé d'attenter à son honneur, et il serait immédiatement condamné à mort par le roi. La reine approuva l'idée, elle se rendit chez le prince Lucinien en grande agitation, ses cheveux en désordre, ses vêtements déchirés, et elle

poussa des appels au secours si violents et si déchirants, que tous les domestiques se précipitèrent dans la chambre avec le roi. On raconta au roi l'histoire du prétendu affront, et, fou de rage, il condamna sur le champ le prince à être mis à mort¹. Alors que le malheureux prince était conduit au bûcher, un vieil homme à la barbe blanche arriva, porté par une mule. Quand il apprit pourquoi le jeune prince était condamné à mort il dit au roi que c'était une décision peu sage, et, pour le détourner de son dessein, il lui raconta l'histoire du chien qui gardait le fils d'un pauvre chevalier qui était sorti. Il avait tué le serpent qui s'approchait du berceau pour mordre l'enfant. En voyant la gueule du chien maculée de sang, le chevalier pensa que le chien avait dévoré l'enfant. Il sortit son épée et tua le chien, et en éprouva plus tard un grand chagrin². Le roi suspendit l'exécution ce jour-là.

Le jour suivant, un autre sage se présenta et raconta son histoire : un certain roi avait confié la garde de son riche trésor à un vieux chevalier qui avait une grande famille à nourrir. Quand il devint vieux et désira se retirer, le roi le combla de présents pour son fidèle service. Mais sa générosité et ses dépenses somptueuses l'obligèrent à hypothéquer son bien et le réduisirent à la pauvreté. Il pensa alors au trésor du roi, et, prenant son fils aîné avec lui, il creusa un trou dans la tour où le trésor était gardé et emporta une grande quantité d'or. Cela dura un certain temps, et quand le roi s'aperçut que son trésor avait considérablement diminué, il fit installer un bassin plein de glu à l'entrée du trou pour attraper le voleur, espérant que celui-ci resterait collé dans le bassin. Le vieil homme fut pris grâce à ce stratagème, mais, pour sauver l'honneur de sa famille, il demanda à son fils de lui couper la tête et de l'emporter. Le reste du corps du chevalier fut traîné à travers les rues la ville afin de découvrir les parents du coupable ; ils pleureraient certainement à cette vue. Effectivement, quant les parents du chevalier virent ce cadavre sans tête, ils le reconnurent immédiatement et ne purent retenir leurs larmes. Le fils aîné se blessa immédiatement à la main avec son épée, et expliqua que sa famille pleurait à cause de sa blessure et non pas à cause du cadavre. Ensuite, quarante barons, recouverts d'une armure à moitié blanche et à moitié noire, montèrent la garde autour du cadavre. Le fils aîné peignit son

¹ Ceci est évidemment une métamorphose de l'histoire du *Rāmāyaṇa*. Daśaratha devient Dolopathos, le nombre de ses reines est réduit à une seule, on attire l'attention, comme dans le *Rāmāyaṇa*, sur le fait qu'il n'a pas d'enfants, mais, afin de donner plus de relief à la querelle entre la belle-mère et le fils, sa première épouse a été écartée par la mort. La jeunesse florissante de la reine et la vieillesse du roi, en disent long sur ses désirs immoraux envers le prince.

² Cf. l'histoire de la femme de Devaśarma et de la mangouste, in *Pañcatantra*, Livre II, 2^{ème} histoire.

armure en noir et blanc, et, trompant les barons, emporta le corps et l'enterra avec sa tête qu'il avait conservée. Il déjoua les intentions du roi et de son vieux conseiller en marquant avec une encre spéciale la tête de tous les chevaliers qui dormaient dans le palais en vue du tournoi du lendemain, où la main de la fille du roi devait être donnée au plus brave. Le roi donna finalement la main de sa fille à ce brave et rusé chevalier¹.

La mort du prince fut repoussée quand un autre sage intervint et raconta son histoire : il y avait une fois un certain roi de Rome qui, devenu très vieux, laissa le royaume à son jeune fils qui n'était ni expérimenté ni sage. Ses nombreux ennemis mirent le siège à la cité, et bientôt, ce fut la famine. Pour économiser les provisions de nourriture, il fut décidé de mettre à mort toutes les personnes âgées de la ville, sans tenir compte de leur sexe. Ceux qui ne livreraient pas leurs parents âgés seraient condamnés à mort. Il n'y eut qu'un seul romain qui refusa de livrer son père, qu'il cacha dans un cellier. C'était un grand guerrier, et il gagna la faveur du roi et devint puissant à la cour. Ses ennemis voulaient mettre au jour le fait que, contrairement à la loi, il avait caché son père, conspirèrent et arrangèrent une fête royale où chacun devait amener son plus cher ami, son plus grand ennemi, son plus fidèle serviteur et son meilleur barde. Sur les conseils de son père, le romain prit avec lui son chien, son âne, son fils et sa femme et il expliqua que le chien était son meilleur ami, l'âne son meilleur serviteur, son fils son plus habile ménestrel et sa femme sa plus grande ennemie. En entendant cela, sa femme devint furieuse, le traita de menteur et l'accusa d'avoir violé la loi en cachant son vieux père dans le cellier. L'homme fit remarquer la justesse de son dire en attirant l'attention du roi sur le fait que la femme qu'il avait aimée plus que sa vie voulait l'envoyer à la potence en révélant son secret le mieux gardé. Le roi admira sa sagesse et fit de son père son conseiller principal.

Le quatrième sage raconta sa propre histoire : un riche noble avait une fille belle et cultivée, mais cruelle et égoïste. Elle avait aussi étudié la magie et en faisait un usage considérable avec ses soupirants. Pour les attirer, elle leur promettait qu'elle les épouserait s'ils payaient cent marcs et réussissaient à l'embrasser de nuit. Grâce à une plume magique dans son oreiller, tous ceux qui se couchaient sur son lit étaient accablés d'un profond sommeil et perdaient toute chance. Un jeune baron désirait tenter sa chance, mais il n'avait pas d'argent. Il alla chercher aide chez son riche vassal qui lui offrit la somme nécessaire à condition que s'il ne la rendait

¹ Cette histoire peut être comparée avec une histoire similaire d'un vieux et populaire recueil d'histoires, nommé : *Takṣasena Rājaputrācyā Goṣṭi*.

pas au jour convenu, il devrait se laisser couper une livre de chair de son corps. Le charme ne fonctionna pas parce que, en arrangeant l'oreiller, il laissa s'échapper la plume magique, et la princesse fut contrainte de l'épouser. Elle aimait ce jeune homme, l'épousa volontiers et passa tout son temps en toutes sortes de plaisirs et d'amusements avec lui. Mais son engagement envers son vassal fut rompu, et celui-ci, qui désirait se venger depuis longtemps, réclama une livre de chair de son corps, en dépit des remontrances du juge et des supplications des amis du baron, prêts à payer une compensation raisonnable. Mais ses intentions furent déjouées par l'épouse du baron qui lui permit de prendre la livre de chair, mais sans verser une goutte de sang, ce qui était impossible.

Le cinquième sage arriva, et raconta son histoire : dans les temps passés, il y avait à Rome un roi très puissant qui marchait contre des ennemis ayant attaqué son royaume. En chemin, son fils, le prince, en traversant un village, passa près de la maison d'une veuve. Il avait un faucon sur sa main et celui-ci attaqua la seule poule qu'elle possédait. Son fils unique, pour sauver la poule, abattit le faucon. Voyant cela, le prince devint si furieux qu'il tua de son épée le fils de la veuve. La pauvre femme alla trouver le roi pour demander justice. « Votre fils était votre seul soutien, et, si vous le désirez, je vous donnerai mon fils, ou bien je le condamnerai à mort ». La vieille femme comprit que la mort du prince ne lui ramènerait pas son fils. Alors elle pardonna, et vécut jusqu'à sa mort chez le roi qui la combla de bonnes choses.

Le sixième jour, un autre sage se présenta et raconta une autre histoire : un homme, voleur de profession depuis quelques années, devint très riche. Il changea le cours de sa vie et devint un bon et honnête citoyen, à la grande surprise de ses connaissances. Il avait trois fils qui, malgré ses conseils, continuaient à suivre leur vieille profession. En essayant de voler un cheval appartenant à la reine, ils furent pris tous les trois et conduits devant la reine qui les reconnut comme les fils de l'ancien voleur. Elle l'envoya chercher. Et comme elle appréciait le vieil homme, elle lui promit de libérer ses fils, à condition qu'il lui raconte trois de ses plus extraordinaires aventures. Le vieux voleur commença :

« Quand j'étais jeune, j'étais à la tête de cent hommes, tous jeunes et hardis. Nous entendîmes parler d'un géant qui vivait seul dans une grande maison au milieu de la forêt et qui était très riche en or et en argent. Nous entrâmes dans sa maison en son absence, prîmes possession de toutes ses richesses et partîmes pour rentrer chez nous. Mais en route, le géant, avec l'aide de ses dix compagnons nous attaqua, nous fit prisonniers, nous conduisit chez lui et commença à nous manger, l'un après l'autre. J'aurais

certainement partagé le sort de mes compagnons, mais j'inventais un stratagème et lui promis de le guérir de son mal aux yeux. Il accepta de m'épargner et de suivre mon traitement. Je le fis s'allonger sur le sol de tout son long, et lui versais sur la tête de l'huile bouillante qui le rendit totalement aveugle. Malgré sa douleur brûlante à la tête, il me poursuivit et m'aurait attrapé si je n'avais pas grimpé en haut d'une échelle conduisant aux combles. Ayant observé qu'il n'ouvrait sa porte que pour laisser sortir ses moutons, je saisis le plus rapide, lui enlevai la peau et l'enrouler autour de moi me permit d'échapper facilement. Une fois dehors, je me moquais de lui. Le géant, feignant de me récompenser pour mon astuce, me jeta son lourd anneau d'or. Je fus tenté de le prendre, mais à peine l'avais-je passé à mon doigt, que je ne pouvais plus l'enlever, et il continuait à dire : « Je suis là ». Le géant courut après moi et bien qu'il se cognât souvent contre les arbres, il connaissait la direction de ma fuite grâce à l'anneau enchanté. Je résolus de me couper le doigt, et ainsi, pus me débarrasser de l'anneau et me tirer d'affaire ». Cette histoire seule, dit le voleur, devrait être suffisante pour qu'un de mes fils au moins soit libéré.

Cependant il continua ainsi sa deuxième histoire :

« Ayant ainsi échappé aux mains du géant, je marchais durant deux jours dans une grande forêt habitée de lions, d'ours et de dragons. J'arrivais à une petite hutte et vis trois voleurs qui avaient été pendus. J'entrais dans la hutte et vis une femme avec son enfant, assise devant la cheminée. Elle pleurait. Je lui demandais où j'étais et s'il y avait d'autres habitations dans les alentours. « Non », me dit-elle, « pas avant trois lieues ». Elle m'expliqua ensuite qu'elle avait été enlevée comme par enchantement des côtés de son mari et amenée ici par des fantômes qui lui avaient demandé de cuire son enfant qu'ils désiraient manger pendant la nuit. Je l'assurai de mon aide et prenant un des pendus lui demandai de le faire cuire et de cacher son enfant dans le creux d'un chêne, loin dans la forêt. Quand la nuit vint, les esprits arrivèrent à la hutte et réclamèrent la nourriture qu'ils mangèrent avec un grande voracité. L'un d'entre eux, qui semblait être leur chef, demanda à la femme s'il s'agissait réellement de la chair de son enfant, et, ne la croyant pas, voulut s'en assurer. Il ordonna à trois de ses suivants de prendre un couteau et de couper un morceau de chair sur chacun des pendus. Quand j'entendis cela, je me pendis moi-même à la place du troisième. Imaginez quelle fut ma douleur quand un des esprits découpa un morceau de chair de ma hanche ! Ici le voleur s'arrêta et dit : Libérez mon autre fils et je continue mon histoire.

Quand les trois esprits eurent ainsi chacun pris un morceau de chair, je me libérais de la corde que j'avais attachée à l'arbre pour me pendre, et

stoppais le sang qui coulait à flots de ma blessure avec un pan de ma chemise. Puis, souffrant horriblement, je m'étendis sur un lit de feuilles et d'herbes que j'avais préparé à côté de la hutte. Les morceaux de chair furent rôtis dans le feu et quand ils commencèrent à les manger, le chef des esprits aima réellement ma chair qu'il ordonna que l'on apportât immédiatement mon cadavre afin qu'ils puissent festoyer sur la plus délicieuse viande qu'ils avaient jamais mangé. Ils se précipitèrent donc à l'endroit où les corps étaient pendus (Je dus courir et me pendre de nouveau avant qu'ils arrivent), et me tenant par les pieds traînèrent mon corps au milieu des épines et des ronces, une véritable torture pour moi, puis me jetèrent aux pieds de leur chef et, je ne sais pas ce qui arriva, mais ils prirent subitement la fuite. Quand j'ouvris les yeux, je vis devant moi la femme et son enfant. Nous quittâmes cet endroit immédiatement, et, après un trajet de quarante jours, terriblement long et fatiguant, nous atteignîmes le lieu où la femme vivait, au grand soulagement de son époux.»

La dernière histoire du septième sage fut la suivante :

Un jeune châtelain, cultivé, plein de talent et de vertu, aimait tellement chasser qu'il y consacrait la plus grande partie de sa vie. Un jour, il se perdit et tandis qu'il essayait de rejoindre la chasse, il trouva une source brillante dans laquelle une jeune et belle fée se baignait toute seule. Frappé par sa beauté, il tomba brutalement amoureux d'elle et, saisissant la chaîne en or qui était le secret de ses pouvoirs, il la tira hors de l'eau, la fit s'habiller et demanda sa main. Son charme personnel et son noble maintien triomphèrent là où des insistances répétées auraient échoué. À la fin, la jeune fée accepta de l'épouser. En consultant les astres, elle vit qu'elle donnerait naissance à six garçons et une fille, et terriblement émue, elle en fit part à son mari qui la rassura et, la plaçant sur son cheval, la ramena à son palais. Ses vassaux l'accueillirent avec joie, mais la mère du prince, par dépit et jalousie, poussa de hauts cris dès qu'elle la vit et demanda à son fils de la renvoyer. Voyant que toutes ses remontrances étaient vaines, elle se résigna à cette situation nouvelle. Mais elle surveilla attentivement sa belle-fille, et à peine eut-elle donné naissance à un enfant, elle le remplaça par un chiot et confia l'enfant à un serviteur de confiance pour qu'il l'emmène dans la forêt et le tue. Chaque enfant naissait avec une chaîne en or autour du cou. Le serviteur, en voyant ce bel enfant, n'eut pas le courage de le tuer et l'abandonna sous un arbre, pensant que les bêtes sauvages finiraient son travail. Un vieux sage résidant dans la forêt découvrit tous ces enfants et les emmena dans son ermitage, l'un après l'autre, ceci durant sept années de suite. Au châtelain, sa mère montra sept chiots comme résultat des couches de sa prétendue fée. Dans une rage incontrôlable, le jeune

châtelain ordonna que son épouse soit enterrée jusqu'à la poitrine, et demanda à ses serviteurs de se laver les mains et de les essuyer sur ses cheveux. On la nourrit de biscuits pour chien. La fée subit ces insultes durant sept années. D'autre part, les sept enfants recueillis par le sage dans la forêt chassaient des oiseaux pour le vieil homme. Un jour, tandis qu'ils chassaient, leur père les aperçut et se demanda qui ils étaient parce qu'ils avaient chacun une chaîne en or autour du cou. Mais, dès qu'ils le virent, ils disparurent. À son retour, il relata son aventure à sa mère qui comprit ce dont il s'agissait et ordonna à son vieux serviteur, sous peine de mort, de lui rapporter ces chaînes en or. Il obéit et alla dans la forêt. Il trouva les six frères en train de se baigner dans un lac sous forme de cygnes et la sœur était assise sur la rive, gardant les chaînes en or. Il saisit les chaînes et voulut arracher celle de la fille, mais celle-ci s'enfuit et lui échappa. Les chaînes furent données à un orfèvre pour être fondues et en faire une grande coupe en or. L'orfèvre, au lieu de fondre les chaînes, fit une coupe avec un autre morceau d'or et la donna à la mère. Les frères, ayant perdu leur chaîne, ne purent reprendre leur forme humaine et restèrent cygnes. Ils poussaient des notes plaintives et, quittant le lac, vinrent vivre près du palais de leur père où se trouvait un splendide bassin. La sœur les suivit dans leur nouvel endroit. Le châtelain les vit et demanda à ses serviteurs d'en prendre soin. Parfois, la fille prenait une forme humaine et entrait dans le palais où elle était fort appréciée et sans se faire reconnaître, elle prit en pitié sa mère avec laquelle elle partageait son pain. Elle nourrissait aussi ses frères de ses propres mains. Un jour, le châtelain lui demanda qui elle était et qui étaient ses parents. Tandis qu'elle racontait son histoire, le père et le fidèle serviteur l'entendirent. Immédiatement le père ordonna au serviteur de tuer la fille dès que possible. Alors que la fille quittait le palais, un sergent courut après elle, l'épée à la main et était sur le point de la frapper quand il en fut empêché par le châtelain lui-même qui demanda des explications. Le sergent effrayé tomba à genoux et lui raconta toute l'histoire. Le châtelain en fureur courut chez sa mère qui lui confessa ses crimes. Les chaînes en or furent récupérées chez l'orfèvre et les cygnes purent reprendre leur forme humaine, à l'exception d'un seul dont la chaîne avait été brisée par l'orfèvre, et la fée fut investie de tous les honneurs par son mari repentant.

À la fin, Virgile lui-même arriva pour convaincre le roi de l'innocence du prince, et raconta l'histoire suivante :

Un de mes condisciples était le fils d'un grand sénateur, tellement versé dans la philosophie qu'il ne désirait pas se marier. Les efforts de ses parents, de sa famille et de ses amis n'avaient aucun effet sur lui. Tous les

moyens furent essayés pour l'amener à se marier. On fit faire une splendide statue de marbre et on la lui montra. Quand il la vit, il accepta de se marier si l'on trouvait une telle personne. Il apprit qu'en Grèce vivait une femme qui était son exact prototype. Il se mit aussitôt en route pour l'endroit mentionné et vit la dame enfermée dans une tour au bord de la mer. Il l'informa de l'objet de sa venue et ayant appris que le roi de ce pays l'avait épousée et que, jaloux de ses charmes, il la gardait prisonnière dans cette tour, il ne perdit pas de temps pour chercher les faveurs du roi et obtenir la permission de bâtir une autre tour en face de la sienne. Sans aucun soupçon, le roi lui donna la permission. Un passage souterrain fut construit entre les deux tours par le sénateur-philosophe qui lui permettait de communiquer avec l'objet de son amour. Il utilisait toujours la vaisselle du roi provenant de la tour de la reine quand il rendait visite à son vassal. Une fois, à la vue de son propre service chez son favori, le roi courut à sa propre tour où il trouva son service qui avait été rapidement remis en place par le sénateur. Une autre fois, le roi était invité à dîner quand la dame de la tour, sa propre épouse, fit les honneurs de la table où la vaisselle et tout le service étaient ceux du roi. À la fin du dîner, il retourna à la tour de la reine et, à sa grande surprise, trouva tout en place et son épouse souriant suavement. Par ce stratagème, il réussit à s'enfuir avec la reine. Le romain prit congé du roi qui ne soupçonna jamais que la femme qui l'accompagnait pouvait être sa propre épouse. En retournant, il s'aperçut de quelle cruelle façon il avait été dupé. Quand le roi de Grèce, à la recherche de son épouse, arriva chez le sénateur romain, on lui montra la statue de marbre et on lui dit que les dieux l'avaient puni pour sa perfidie en changeant son épouse en statue de marbre.

Le sénateur romain, cependant, n'était pas moins jaloux. Il la retint confinée, et naturellement elle chercha et trouva un autre amant avec l'aide duquel elle échappa à sa prison tandis que son mari était allé dormir. Quand il s'éveilla, il ne trouva plus sa femme à ses côtés. Il ferma les portes de la maison pour l'empêcher d'entrer. Elle, qui connaissait sa faiblesse pour elle, jeta une grosse pierre dans le puits voisin pour faire croire qu'elle s'était suicidée. Le sénateur, en grand désarroi, courut lui porter secours. Entre-temps, elle rentra dans la maison et en ferma les portes. Il ne pût y rentrer qu'à la condition que la prison qu'il avait bâtie pour elle serait rasée.

Le poème d'Herber se conclut avec le récit du triomphe de Lucinien, de la cérémonie de son couronnement, de l'histoire de son règne et de sa conversion au christianisme. C'est un résumé de la littérature romanesque du XIII^{ème} siècle, mêlée à la tradition biblique qui a modifié le caractère des livres orientaux. Bien que l'on puisse regretter que, dans cette version,

il ait supprimé les histoires racontées par la reine en réponse à celles des sages, c'est un poème charmant qui servit de modèle à plusieurs grands auteurs de différentes époques et de différentes nations.

Il convient de noter que cette version et d'autres des livres de récits indiens furent la source principale des productions les plus artistiques de ces deux siècles et il serait injuste de dire que les écrivains des XII^{ème} et XIII^{ème} siècle en France n'ont pas contracté une dette importante envers les pays orientaux – spécialement l'Inde. On peut admettre que le nombre de livres directement traduits du sanskrit a été très limité, mais les traductions avec leurs différentes recensions, leurs imitations, et les traductions des imitations et des adaptations en persan, en arabe, en grec, en hébreu, en syriaque et en latin ont été si nombreuses et si variées que la transplantation de la littérature romanesque dans la plupart des langues européennes modernes à leurs débuts n'a pas besoin de preuves supplémentaires pour montrer sa dette initiale essentielle envers l'Inde.